

DANSE / Estelle Clareton

# Le dur désir d'aimer

Artiste en résidence à l'Agora de la danse, la chorégraphe Estelle Clareton signe avec *S'amouracher* une nouvelle création, à mi-chemin entre la furie du geste et le théâtre du corps. Une pièce qui tente d'exprimer l'incommensurable espace entre l'amour et le manque.

LUC BOULANGER

Après *S'envoler*, sa pièce précédente autour du thème de l'identité, voire des identités (culturelle, géographique, artistique, etc.), Estelle Clareton propose un nouvel opus, un quatuor pour quatre interprètes intitulé *S'amouracher*. Elle y interroge le choc amoureux à travers la rencontre de l'autre. Et son revers: la séparation.

« Dans le verbe *s'amouracher*, deux forces s'opposent. Il y a le fait de tomber amoureux, puis l'arrachement qui arrive soudainement. Cet antagonisme dans l'union de deux

« Dans le verbe *s'amouracher*, deux forces s'opposent. Il y a le fait de tomber amoureux, puis l'arrachement qui arrive soudainement. »

— Estelle Clareton, chorégraphe

êtres est au cœur de la pièce », explique Estelle Clareton, en entrevue à *La Presse*, dans les coulisses de l'Agora de la danse, où *S'amouracher* est présentée dès ce soir et jusqu'à samedi.

La chorégraphe avait envie de montrer le revers du sentiment amoureux. Au départ, elle s'est inspirée de deux textes marquants: *Fragments d'un discours*

*amoureux*, de Roland Barthes, et *Roméo et Juliette*. « Chaque fois que je relis les monologues de ce classique de Shakespeare, je fonds! Il y a un lyrisme, une passion, un feu qui traversent cette histoire; elle me fait encore rêver au prince charmant, à 44 ans! [rires]

« Or, je peux aussi lire Barthes, poursuit-elle, qui est totalement à l'opposé de *Roméo et Juliette*! Et adhérer à sa pensée très rationnelle sur la rencontre amoureuse et le désordre amoureux. »

## Un cœur qui balance

Comme plusieurs d'entre nous, Estelle Clareton oscille donc entre sentiment raisonnable et sentiment déraisonnable. Elle collabore avec deux acteurs (Christophe Rapiin et Loulza Bentoumi) et deux danseurs (Brice Noeser et Esther Rousseau-Morin).

À l'avant-scène, c'est l'« amour », à travers la gestuelle des danseurs, qui est comme de multiples tentatives de rencontres, de rapprochements. À l'arrière-scène, par-delà le voile d'un rideau transparent, c'est l'« arracher », avec le couple d'acteurs qui interprètent son « ballet du quotidien ». « Mais les deux duos sont interdépendants », note Clareton.

La rencontre de l'autre, la difficulté d'être ensemble, l'espace entre les amants, la distance à combler, le vide et la fusion... Toutes ces questions font partie de



PHOTO DAVID BOILEY / LA PRESSE

La chorégraphe Estelle Clareton propose une pièce sur le choc amoureux et la séparation.

*S'amouracher*, une sorte de condensé des expériences, des doutes et des espérances amoureuses de la chorégraphe, chef de famille monoparentale: « Je suis toujours à la recherche de sens, dit-elle, dans l'art comme dans la vie. Je ne suis pas dans la forme ni dans l'abstraction. Dans mes pièces, il y a toujours un désir de communiquer des sensations, d'exprimer l'incommensurable, le mystérieux. »

## D'Avignon à Québec

Artiste à la personnalité « tentaculaire et multiple », Estelle Clareton a toujours été fascinée par le langage du corps. À 17 ans, elle arrive au Québec de son

Avignon natal, grâce à un coup de cœur pour une famille d'artistes québécois (les actrices Julie et Isabelle Vincent, avec leur frère, le peintre François Vincent). Après un passage frustrant aux Ballets Jazzy de Montréal, la jeune interprète s'installe à Québec et travaille pour la compagnie de répertoire Danse Partout.

Longtemps, Estelle Clareton sera l'interprète des autres. Mais pas de n'importe quels chorégraphes: les Ginette Laurin, Jean-Pierre Perreault, José Navas. Avant de se lancer, « par hasard », dans l'écriture chorégraphique en 1995, puis de fonder sa compagnie en 2001.

Aujourd'hui, la chorégraphe refuse de choisir entre la danse, le théâtre, le jeu ou même le cirque: « J'élabore plutôt un univers où le dialogue entre les médiums est possible et complémentaire, dit-elle. Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours jonglé avec la théâtralité et les disciplines. »

Elle se donne ainsi une grande et belle liberté. « J'accepte désormais d'être continuellement dans le mouvement de la vie. » Quoi de mieux, pour une danseuse, que d'accepter le mouvement perpétuel des choses!

*S'amouracher*, du 30 avril au 3 mai, à l'Agora de la danse.



et de tension dans un contexte post-apartheid : le désir, l'amour et la haine entre deux êtres « incompatibles », le poids de la ségrégation, le désir d'une autre vie brimé par ses origines, les fantômes du passé. Une pièce poignante, autant au niveau des sujets abordés que du jeu des acteurs. À la Cinquième salle de la Place des Arts, jusqu'à samedi soir. **ANDRÉANNE CHEVALIER**

# 7<sup>e</sup> ciel



## S'amouracher

Se rencontrer. S'enlacer. Être aimé. Être aimé de l'autre. L'aimer sans cesse. Puis vouloir s'éloigner. Se séparer, un peu. Mal gérer l'absence et le besoin d'avoir un peu d'air. Arriver à être au diapason. Se contempler et tenter de se séduire encore. Aussi, la distance. Le quotidien. Ne plus vraiment se voir, s'ignorer.

*S'amouracher*, une nouvelle œuvre chorégraphique d'Estelle Clareton, c'est tout ça, et ce n'est pas que ça. C'est aussi et beaucoup la frange des interprètes, qui par toutes les impellentes de leurs corps massives à regarder parfaitement l'état de l'absence restent au cœur des premiers moments amoureux, comme des adolescents maladroits. Ce soir à 20 h et samedi à 18 h, à l'Opéra de la Ville. **ASSOCIATION CHORÉGRAPHE**

## Entre désir ardent et manquant

Estelle Clareton signe *S'amouracher* pour deux danseurs et deux acteurs

FRÉDÉRIQUE DOYON

Pour le neuvième volet de sa série des *Furies*, Estelle Clareton décrypte le sentiment amoureux dans *S'amouracher*, une pièce à quatre corps où s'entrecroisent deux langages au cœur de la démarche artistique de la chorégraphe: danse furieuse et théâtre du corps.

Entre ces deux formes, chorégraphique et théâtrale, son cœur balance toujours. Elle convoque d'ailleurs pour *S'amouracher* deux danseurs (Brice Noeser et Esther Rousseau-Morin) et deux comédiens (Louiza Bentoumi et Christophe Rapin) qui mènent des duos «hyper-interdépendants», dit la chorégraphe. L'un axé sur une danse très physique et l'autre, sur une gestuelle du quotidien, abordent le couple, l'amour, le désir. Mis en scène en parallèle, simultanément, les duos forment en fait un quatuor.

«Ce sont deux approches de

*danse complètement différentes que j'essaie de faire parler: c'est-à-dire que l'une prend son sens grâce à l'autre. J'ai travaillé beaucoup en les superposant. C'est du tricot au niveau technique et spatial.»*

Deux traitements pour aborder les deux temps de la quête amoureuse, la fébrilité de la rencontre et le vide laissé par la rupture abrupte.

«Dans le mot *s'amouracher*, il y a le fait de tomber amoureux et cet arrachement qui arrive subitement. Il y a cette dualité dans la pièce.» Entre le désir ardent et désir manquant.

Entamée en 2005, la série *Furies* a pris source dans un voyage où la chorégraphe a tour à tour visité l'horreur des camps de la mort en Pologne et la beauté sans fin de la Grèce. Un périple qui a ramené l'artiste aux moteurs essentiels de création que sont les pulsions de vie et de mort. Les divinités vengeresses de la mythologie grecque ont d'ailleurs donné leur nom à

la suite d'œuvres qui comportera, au final, 24 morceaux.

La série s'est déclinée de toute sorte de manières. Dans l'inaugural *Alpha Furies* surgissait une fougue nouvelle dans une gestuelle surpuissante, exaltée. *S'envoler* (volet Epsilon, 5/24) portait sur sa double identité française et québécoise. Entre les deux et depuis, il y a eu courts métrages, vidéo, pièces plus courtes. *S'amouracher* est le neuvième volet.

«Avec le temps, il y a moins de colère dans ma danse. C'est plus dans ma façon d'aborder le travail que c'est furieux, dit-elle en entrevue au *Devoir*. Je suis intransigeante jusqu'à la fin, dans le détail, pour la musique, la lumière comme pour la danse.»

L'énergie, l'urgence de dire l'essentiel par le corps (et l'humour aussi) demeure un moteur, mais depuis quelques années revient ce langage théâtralisé du quotidien qui animait ses premières œuvres, comme *Juliette* (2001) et

*Monsieur* (2003), avec la conviction qu'il s'agit pour elle de deux formes de langage dansé qui lui sont propres.

«En travaillant avec des acteurs, je me rends compte que mon approche est physique, c'est leur corps qui m'intéresse. Je n'ai pas la capacité à diriger des acteurs. Mais ça finit toujours par parler, par dire quelque chose.»

Récemment en résidence au studio du Québec à Paris, où elle s'est ressourcée après *S'envoler*, elle a notamment croisé le *Prêt à baiser* d'Olivier Dubois (présenté au centre PHI ce mardi). «J'ai trouvé ça long, dur, pénible, violent, sale, beau, humain. Ça m'a provoquée à aller chercher une danse un peu moins plastique moins dans les lignes, qui part de pulsions, de sensation, de désir.»

*Le Devoir*

*S'amouracher*, d'Estelle Clareton, à l'Agora de la danse du 30 avril au 3 mai



## DEUX POINTS DE VUE SUR L'AMOUR

### S'AMOURACHER

*Chorégraphie: Estelle Claretton*  
*Par: Louiza Bentoumi, Brice Noeser, Christophe Rapin, Esther Rousseau-Morin. À l'Agora de la danse jusqu'au 3 mai.*

### FRÉDÉRIQUE DOYON

Dans sa nouvelle pièce *S'amouracher*, Estelle Claretton sonde l'amour en deux temps et deux espaces. Comme si les deux langages qu'elle affectionne, l'un plus théâtral et l'autre plus physique, rivalisaient pour dire deux points de vue sur cette quête du cœur par le mouvement des corps.

La scène est littéralement séparée en deux par une bâche de plastique transparent. À l'avant-scène, un duo très dansé met un peu de temps à trouver son rythme: c'est le couple des premiers tâtonnements fébriles, du désir de feu, dans lequel chacun s'élançe au risque de s'y

L'amour campé par les danseurs est moins idéalisé qu'archétypal, alors que leurs gestes semblent mus par des forces qui les dépassent: tremblements, corps à corps brutaux ou rendus maladroits par la soif insatiable de l'autre. La danse de Claretton est moins lisse qu'avant, émane de pulsions plus primales tout en restant très écrite. Et elle se garde des moments de dérision avec des clins d'œil au mime ou au clown, comme ces sourires béats forcés qui rappellent le caractère presque irréel d'un amour intense.

Derrière le rideau se déroule le ballet ordinaire des habitudes d'un couple qui vaque à son train-train jusqu'à devenir parfaitement étranger l'un à l'autre. De la boucle du geste qui répète — lever, café, travail à l'ordinateur, travaux de rénovation — surgissent

tentatives de réveiller le désir de l'autre.

On perçoit qu'il s'agit du même couple dans des espaces temps différents: relation naissante et mourante; voyage dans la psyché amoureuse versus dans sa réalité. Mais on ne bascule jamais tout à fait dans l'un ou dans l'autre. Comme lorsque les comédiens et un danseur se retrouvent unis d'une danse convulsive signalant tant le désarroi que l'emportement.

C'est ce qui fait à la fois la force et la faiblesse de la pièce. Le sens se construit dans la superposition des deux duos, mais les deux entités distinctes demeurent et se contaminent trop peu. Sans tomber dans une lecture univoque, elle ne réussit pas non plus à briser son côté binaire, à passer de l'autre côté du miroir.